

Essai

Numéro 109, hiver 2007–2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19840ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

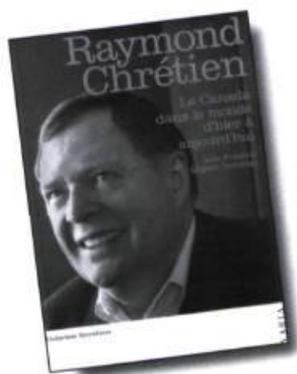
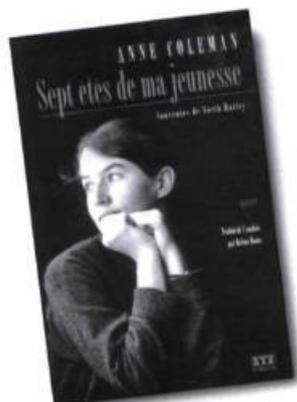
(2007). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (109), 61–73.

I récit, politique, idées

Anne Coleman
SEPT ÉTÉS
DE MA JEUNESSE
 Trad. de l'anglais
 par Hélène Rioux
 XYZ, Montréal, 2007,
 184 p. ; 24 \$

À l'été 1950, Anne Coleman a 14 ans. Sportive, indépendante, entêtée, elle jouit d'une grande liberté d'action au sein d'une famille anglophone fortunée de North Hatley dans les Cantons-de-l'Est. Esprit romanesque, elle passe ses journées à lire Tolstoï ou les sœurs Brontë et à discuter du destin de leurs héroïnes avec son amie Patsy. Le reste du temps, elle donne un coup de main à Emily qui tient une boutique dans le village, affronte tous les temps à bord du petit voilier qu'elle manœuvre seule et, bien sûr, tombe amoureuse. L'homme qui occupe ses pensées est beau, marié, sans enfant, et enseigne à l'Université McGill. À 43 ans, Hugh MacLennan est déjà une célébrité. Entre l'auteur de *Deux solitudes* et la jeune fille qui veut un jour devenir écrivaine naît une affection complexe et secrète qui prendra fin abruptement avec le mariage d'Anne, à 21 ans, avec un jeune émigré yougoslave tourmenté.

Ce mariage, tous le désapprouvent et elle-même sait qu'il sera désastreux. « C'est comme si c'était une fatalité », explique-t-elle à MacLennan. « J'ai l'impression d'avancer vers une falaise, et je vais tomber. Je ne peux arrêter ce qui va se passer. C'est mon destin. » Mais l'homme dont elle espère qu'il la sauvera de ce destin qu'elle s'impose ne peut rien pour elle. Et les mots qu'il lui dit alors, cinq décennies plus tard, Anne Coleman en trouvera enfin tout le sens.



Ce tout premier récit d'Anne Coleman a été mis en nomination dans sa version originale, en 2004, au prix du Gouverneur général. L'aveu de l'« amitié » amoureuse, vaguement scandaleuse, d'une jeune fille avec une icône de la littérature canadienne dont on découvre également certains traits de caractère détestables – MacLennan s'y révèle misogyne et quelque peu réactionnaire – a fait couler beaucoup d'encre. Mais, dès les premières pages, c'est avant tout l'écriture maîtrisée, fluide et « *silky* » – soyeuse, comme la qualifie un critique anglophone – qui séduit et retient les lecteurs. En trois chapitres, Coleman réussit à faire sentir le tumulte intérieur et les bouleversements émotionnels du passage vers l'âge adulte de cette jeune Anne, qui n'a rien d'une Lolita. « Nous éclatons de rire : pendant un

court instant, j'ai presque l'impression que nous avons le même âge. » L'âge intemporel de ce qui, en chacun de nous, vibre au plus près de soi.

Sept étés de ma jeunesse, *Souvenirs de North Hatley* : malgré un titre plutôt banal, un récit admirablement traduit par Hélène Rioux. Une plongée subtile et délicate dans les tourbillons de l'adolescence.

Linda Amyot

Jean-Frédéric Légaré-Tremblay
RAYMOND CHRÉTIEN
LE CANADA DANS LE MONDE
D'HIER À AUJOURD'HUI
 Varia, Montréal, 2007,
 103 p. ; 12,95 \$

Pour qu'un livre fondé sur l'entrevue soit réussi, questions et réponses doivent obéir à des impératifs apparentés : rigueur chez celui qui interroge, transparence de la part de l'interviewé. Un questionnaire mal préparé laissera dans l'ombre des enjeux essentiels ; trop de restrictions mentales de la part du témoin rendra l'échange stérile ou trompeur. Dans le cas présent, il y a hiatus entre les interrogations et les réactions. D'emblée, c'est vers l'ex-ambassadeur Raymond Chrétien qu'il faut diriger les reproches. Le questionnaire est bien construit et l'interviewer est renseigné et poli, tandis que les réponses provoquent d'abord l'étonnement, puis l'impatience. L'alternative est sans échappatoire : ou bien Raymond Chrétien sait qu'il déforme les faits et cela n'est pas glorieux, ou bien il ignore la réalité et cela laisse planer des doutes sur sa compétence. En l'occurrence, le plus probable est que l'homme aime la langue de bois et se fait une conception contestable de la loyauté politique.

Qu'on en juge. Raymond Chrétien affirme qu'il est plus facile à la Norvège qu'au Canada

de s'adonner à d'utiles rapprochements diplomatiques « peut-être à cause de la très grande ouverture de la démocratie canadienne ». Qu'Oslo se le tienne pour dit. À propos des relations israélo-palestiniennes, Raymond Chrétien déclare que « le Canada a toujours voulu jouer les médiateurs dans ce conflit, ce qui l'a amené à maintenir une position neutre. C'était le cas auparavant et ça l'est encore aujourd'hui ». Belle neutralité qui a permis au Canada de regarder ailleurs quand Israël a pilonné le Liban, y tuant des centaines de civils. Raymond Chrétien a raison de ne pas décrire le Canada comme un pays neutre, mais il dénature la réalité quand il présente comme une preuve de notre *non-neutralité* les missions de paix des Casques bleus.

Fidèle porte-parole d'un gouvernement canadien qu'il a loyalement servi pendant 38 ans, Raymond Chrétien s'entend, aujourd'hui encore, aux affirmations attendues : l'Iran s'immisce dans les affaires des pays voisins, etc. On n'attendait pas la candeur, mais la pertinence des questions aurait mérité autre chose que des clichés.

Laurent Laplante

Yvon Quiniou
KARL MARX
Le Cavalier Bleu, Paris, 2007,
 127 p. ; 16,95 \$

« Marx n'est pas mort... » En effet, l'auteur de cet ouvrage nous montre que les études marxistes sont toujours pertinentes en regard de notre monde néolibéral, « post-marxiste ». Ne pensons qu'au capitalisme mondialisé, se croyant sans ennemis, exacerbant ce qu'il y a d'autodestructeur en l'humain. Par ailleurs, les « idées reçues » qui gagnent la pensée marxienne

sont, dans cet essai, hardiment décapées afin de mettre en lumière les fondements de la pensée de Marx, sa pertinence pour la deuxième moitié du XX^e siècle et le début du nôtre. Yvon Quiniou fait ainsi surgir la richesse d'une démarche intellectuelle toujours capable de déceler les aliénations qui nous cernent de toutes parts.

Marx a écrit quelque part : « Tout ce que je sais, c'est que moi, je ne suis pas marxiste ». Aurait-il décrié les dérives horribles qui ont caractérisé le marxisme-léninisme, et tout ce qui a pu contribuer à figer une pensée constamment en mouvement ? C'est ce qu'effectue Quiniou en distinguant la pensée « marxienne », qui est un discours reflétant la pensée de Marx, insistant sur ses nuances et son évolution, de celle des « marxologues », qui sont des spécialistes de la théorie, de l'œuvre de Marx, mais qui n'adhèrent pas nécessairement à son projet d'émancipation ou ne se prononcent pas sur sa « valeur », et du « marxisme », une version de la pensée de Marx qui est perçue comme la seule valide. Il est surtout important de garder en mémoire que si Marx a bousculé les enjeux sociaux et idéologiques de son époque, il le fait encore grandement si l'on sait bien le lire... et sans que l'on soit obligatoirement marxiste ! Si « l'humanité ne se pose jamais que des problèmes qu'elle peut résoudre », la pensée marxienne semblerait encore avoir sa place ; il est difficile d'en douter... Ce petit volume est vraiment saisissant sur ce plan.

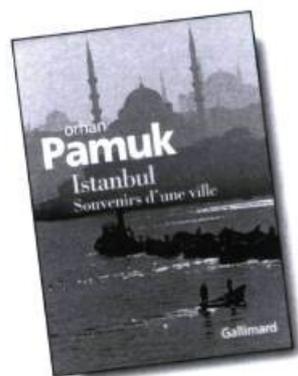
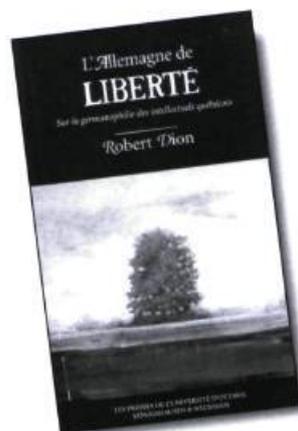
Rappelons que Marx a insisté sur le fait que l'être humain, tant dans son acception individuelle

que sociale, a la capacité de s'améliorer, de se transformer en affrontant le réel qui l'abêtit – ce qui devrait l'obliger à capter les « racines de [son] propre malheur ». Un communisme « vrai » serait-il en mesure de permettre qu'une « démocratie réelle » puisse s'infiltrer qualitativement dans l'espace économique, social, politique, idéologique, culturel autant qu'écologique ? C'est une large perspective sur l'humain que nous invite à explorer Yvon Quiniou. Ce dernier est membre du comité de rédaction de la revue *Actuel Marx*, éditée aux PUF, qui incarne le renouveau des études marxistes contemporaines.

Gilles Côté

Robert Dion
L'ALLEMAGNE DE LIBERTÉ
SUR LA GERMANOPHILIE DES
INTELLECTUELS QUÉBÉCOIS
Presses de l'Université
d'Ottawa, Ottawa/
Königshausen & Neumann,
Würzburg, 2007, 335 p. ; 25 \$

Empruntant aux théories des transferts culturels, tout en démontrant une bonne connaissance de la culture allemande, Robert Dion analyse, dans *L'Allemagne de Liberté*, la façon dont les animateurs (André Belleau, Fernand Ouellette, Yvon Rivard, Diane-Monique Daviau, Gilles Marcotte principalement) de cette revue phare de la Révolution tranquille ont intégré une référence à la culture germanique. Prenant soin de situer cet emprunt dans le contexte québécois et de montrer que ce pays était déjà commenté par les essayistes des revues antérieures, l'auteur présente une analyse claire et surprenante qui



fait d'un sujet somme toute marginal dans l'espace culturel d'ici un révélateur des questions de références à l'étranger et de détermination de la conjoncture nationale.

Les mérites de cet ouvrage sont nombreux. Dion est d'abord l'introducteur au Québec des théories des transferts culturels qui, s'appuyant sur l'étude des procédés concrets d'accès à une pratique étrangère, servent à expliquer l'acclimatation d'éléments d'une culture dans une autre. Le choix d'une revue est à cet égard éclairant, puisque la périodicité de la publication permet d'historiciser l'avènement d'une germanophilie au Québec et de la saisir dans les débats qui ont cours à divers moments. En montrant quelles œuvres, quels auteurs, quelles pratiques culturelles (les romantiques, la poésie instituée)

ont été endossés par les membres de *Liberté*, en explicitant comment ces références cheminent jusqu'aux animateurs (par le truchement de la France, grande traductrice des auteurs allemands) et surtout en révélant la manière dont l'Allemagne sert le débat culturel et identitaire québécois, Dion propose une réflexion qui fait du transfert culturel une réception active et participative des pratiques étrangères.

Alors que le Québec cherche à échapper à sa fatigue culturelle et à colmater les brèches causées par la défaite référendaire de 1980, l'expérience allemande de *Liberté* sort le débat québécois des ornières de la France et des États-Unis. L'élection de l'Allemagne de *Liberté* comme « culture profonde et lointaine » est donc une stratégie intéressante pour mettre en perspective les apports étrangers et voir qu'il demeure possible de choisir ses références au-delà des contingences culturelles et historiques.

Michel Nareau

Orhan Pamuk
ISTANBUL
SOUVENIRS D'UNE VILLE
Trad. du turc
par Savas Demirel, Valérie Gay-Aksoy et Jean-François Pérouse
Gallimard, Paris, 2007,
445 p. ; 39,95 \$

La Turquie contemporaine, celle qui fascine mais effraie, celle qui fait couler beaucoup d'encre, est ici racontée de l'intérieur par Orhan Pamuk, un de ses enfants les plus illustres. Après les succès de *Mon nom est rouge* et *Neige*, entre autres titres traduits en plus de quarante langues, le Prix Nobel 2006 raconte son enfance à *Istanbul*, ville mythique située entre Orient et Occident.

Fondée en 667 avant Jésus-Christ par les Argonautes, dit-

on, Byzance est grecque. Mille ans plus tard, en 330, Constantin lui donne son nom – Constantinople – et en fait la capitale de l'Empire romain d'Orient. Un deuxième millénaire passe. En 1453, les nouveaux conquérants ottomans la nomment Istanbul.

Troisième en titre à régner sur la région, l'Empire ottoman – fondé par les Turcs – a duré plus de 600 ans. Après la défaite de la guerre de 1914-1918, Kemal Atatürk fonde la Turquie laïque et moderne en 1923 et la capitale devient Ankara.

Ces guerres, ces victoires et ces conquêtes semblent définir l'âme trouble d'Istanbul. Métropole du pays, certes, mais la ville n'est que le « résidu d'un grand empire » et pleure sa notoriété enfuie. « À Istanbul, les heures glorieuses passées, l'Histoire et les vestiges des civilisations sont beaucoup plus perceptibles [qu'ailleurs]. » Les Stambouliotes sont depuis partagés entre le déni et le « sentiment de défaite, de perte, et de tristesse dont Istanbul avait hérité ».

Pamuk n'échappe pas à la règle. La ville où il est né en 1952 est source de toutes ses passions et de ses douleurs. « Influencés par cette tristesse héritée d'un grand empire [...], les Stambouliotes sont comme condamnés à être la proie d'une espèce de pauvreté éternelle. »

Œuvre poétique, illustrée de superbes dessins et photos en noir et blanc, *Istanbul* parle bien sûr de mosquées, *konaks*, pachas, harems, divans, janissaires et Sublime Porte mais davantage des relations qu'un enfant – ayant « la chance d'être né dans une famille aisée » – entretient avec son omniprésente famille et de son apprentissage de la vie.

Sélectionné par le *Time* en 2006 comme l'une des personnalités influentes de notre monde, juré au festival de Cannes 2007, Orhan Pamuk s'est récemment exilé à New

Sur le roman policier

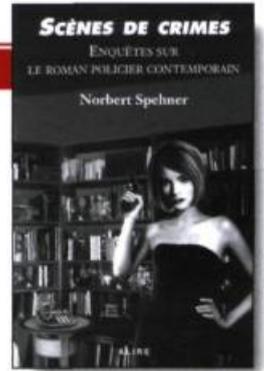
Tel un sismographe sensible et vigilant, Norbert Spehner détecte et enregistre le moindre mouvement dans le monde de plus en plus diversifié du roman policier. Connaisseur irremplaçable de ce pan de la littérature, il excelle aussi bien à saluer le talent tout à coup révélé qu'à établir la tendance lourde. Comme il veille à le préciser lui-même en introduction à ce nouveau survol du genre policier, on trouvera ici non seulement bon nombre de ses recensions déjà offertes dans diverses publications, mais aussi – et surtout – une série de regroupements thématiques fort utiles à quiconque a fermement jeté son dévolu sur tel type de romans policiers.

Ce qui distingue un peu ces « enquêtes » des relevés précédents de Spehner, c'est peut-être que l'auteur laisse ici s'exprimer ses démons intimes, autrement dit ses penchants. Il aime ce qui rattache le roman policier aux guerres d'hier et d'aujourd'hui, il demeure prudent devant les signatures féminines plus sujettes que leurs collègues masculins à la tentation des harlequinades, il préfère l'action nerveuse, voire frénétique, aux lentes et prévisibles marées montantes, il se lasse vite des bouquins qui exploitent un genre éculé au lieu d'en créer un nouveau. On ne reprochera certes pas au meilleur spécialiste de ce genre littéraire son manque de patience pour tout ce qui prolonge au lieu d'inventer : il flairer si vite la paresse, le *deus ex machina*, le remplissage

qu'il ne saurait montrer la tolérance d'un lecteur moins averti ou moins immergé dans cette spécialité. Cet aveu, qui est honnête, explique une bonne partie des préférences, peut-être aussi quelques-unes des (rares) omissions. Pas toutes cependant. Quand, par exemple, l'essayiste examine la relation entre le crime et la guerre, on se surprend de ne rien lire sur Jonquet (*Les orpailleurs...*) ni sur Yasmina Khadra (*La part du mort*, prix du Meilleur Polar francophone 2004, etc.). Et peut-être un surplus d'audace aurait-il conduit Spehner à loger *Kamouraska* d'Anne Hébert à proximité du roman policier. Cela dit, Spehner est un guide au goût très sûr, un des rares qui puissent stabiliser un vocabulaire qui confond souvent le polar, le thriller, le roman noir, le suspense, un des conseillers auxquels on peut se fier pour lire de confiance un auteur encore inconnu.

Laurent Laplante

Norbert Spehner
SCÈNES DE CRIMES
ENQUÊTES SUR LE ROMAN POLICIER
CONTEMPORAIN
Alire, Québec, 2007, 279 p. ; 22,95 \$



York, pourfendu qu'il est chez lui pour avoir pris la défense des Arméniens.

Michèle Bernard

Évelyne Bloch-Dano
LA BIOGRAPHE
Grasset, Paris, 2007,
233 p. ; 29,95 \$

« Comment peut-on être Allemande ? » demandait l'actrice bavarroise naturalisée française Romy Schneider. Tel un écho, Évelyne Bloch-Dano se demande à son tour : « Comment peut-on être Juive allemande ? » comme sa mère ayant fui son petit

village de Bavière pour la France dans les dernières années avant la Seconde Guerre mondiale. Avec *La biographe*, Bloch-Dano offre un récit beaucoup plus personnel que les classiques biographies *Madame Zola*, *Madame Proust* ou *Flora Tristan, la femme-messie* pour lesquelles elle a récolté de nombreux prix.

Entrecroisant les destins pourtant si différents de la célèbre actrice et de sa propre mère, l'auteure parvient néanmoins à éclairer sous un même angle la vie de ces deux Allemandes qui, par choix ou nécessité, ont quitté leur pays

natal. Au cœur de leur dilemme commun : une difficile recherche d'identité marquée, pour l'une, par un immense sentiment de culpabilité en raison de l'allégeance affichée de sa mère, l'actrice Magda Schneider, pour le nazisme – Romy croit même qu'elle a été la maîtresse de Hitler à une époque de sa vie – et, pour l'autre, par un désir d'humiliation qui la fera s'engager dans l'Armée française d'Occupation, heureuse de voir Berlin dévasté et l'Allemagne à genoux.

Les lecteurs de biographies n'y trouveront sans doute pas leur compte. La vie de Romy Schneider – de son vrai nom

I société, récit de voyage

Rosemarie Albach – est esquissée à grands traits pour ne garder que l'essentiel du destin de cette femme jetée trop tôt dans l'arène des fauves – elle a 15 ans à peine lorsqu'elle tourne son premier film –, exploitée par sa mère et son beau-père, et dont les amours malheureuses, la mort tragique de son fils et son propre suicide ont fait la une de tous les journaux. Mais les parallèles esquissés par Évelyne Bloch-Dano soulèvent de nouveaux questionnements sur cette plaie européenne inguérissable, la Shoah, et sur la complexité de l'identité nationale et individuelle des Allemands de l'après-guerre.

Linda Amyot

Martin Petit
QUAND LES CONS SONT BRAVES
MON PARCOURS DANS L'ARMÉE CANADIENNE
VLB, Montréal, 2007,
259 p. ; 25,95 \$

Martin Petit a servi pendant quatorze ans comme fantassin dans les Forces armées canadiennes. De son embauche en 1989 jusqu'à sa « libération » en 2003, il aura participé à cinq « missions de paix » : au Qatar en 1990-1991, en Croatie en 1992, en Somalie en 1992-1993, en Krajina en 1995 et en Bosnie en 2002. Maintenant atteint du syndrome de stress post-traumatique, il se dit un ardent défenseur de la paix.

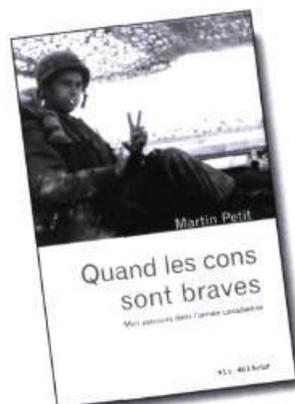
Dans la postface, il avertit qu'il n'a pas la prétention d'être un écrivain. Le livre, il l'a écrit pour se libérer des images obsédantes qui l'empêchent de dormir. Et aussi pour décourager les jeunes qui souhaitent

s'engager dans l'armée. L'ouvrage, qui, étonnamment, ne manque pas de qualités littéraires, raconte les guerres menées mais aussi la vie humiliante d'un soldat. L'esprit de la guerre, la quête du pouvoir, l'asservissement dont sont victimes les fantassins ont sur eux des effets destructeurs. Les simulations de combats, par exemple, se doivent de refléter la réalité, et il n'y aurait pas de honte à terroriser et à torturer un soldat de son bataillon, qui fait partie de l'autre clan pour la durée de l'exercice. Celui qui ne se prêterait pas au jeu sera douloureusement rabroué par son supérieur. Sens de l'initiative, émotions, individualité, on l'aura compris, n'ont pas lieu d'exister.

Le pire, évidemment, sera les fameuses missions de paix. Le soldat en ressort frustré, en état de choc. Comme l'affirme l'auteur, un soldat sur sept reviendra d'une intervention en développant le syndrome de stress post-traumatique.

Plusieurs passages du livre mériteraient d'être diffusés. Certains épisodes peu glorieux de notre histoire, comme les cas de torture en Somalie, ont ici leur témoin. « J'ai allégé le texte final de pages entières, tant ce que j'avais écrit était honnêtement trop méchant, nocif et subversif. J'ai même eu le scrupule, par je ne sais quel réflexe idiot, de taire les noms des meurtriers et des abuseurs que j'ai connus. J'en ai encore contre certains individus, mais c'est le système et la culture militaire qui, plus que tout, m'exaspère », conclut l'auteur, dont la hargne, au fil du livre, ne s'est pas éteinte.

Judy Quinn



André Rauch
HISTOIRE DU PREMIER SEXE DE LA RÉVOLUTION À NOS JOURS
Hachette Littératures, Paris,
2006, 646 p. ; 24,95 \$

L'ouvrage d'André Rauch retrace l'odyssée de la condition masculine et sa spectaculaire déconvenue depuis la Révolution française. Méthodique et ver-

satile, Rauch, également connu pour ses travaux sur les vacances des Français, ne semble négliger aucun lieu d'affirmation de la masculinité. Il considère aussi bien l'évolution des lois ou des mœurs que la vie militaire et ses rituels de célébration du mérite. En sociologue aguerri, il passe au crible la chose imprimée, du tract révolutionnaire obscène aux œuvres littéraires annonçant de nouvelles mentalités. On peut penser à *La garçonne* (1922), le controversé roman de Victor Margueritte, qui inspire à Rauch quelques-unes de ses meilleures pages.

Deux titres sont en réalité réunis ici : *Le premier sexe* (2000) et *L'identité masculine à l'ombre des femmes* (2004), auxquels s'adjoint une postface s'inspirant de la crise des banlieues françaises de 2005. Le premier volet porte sur les mutations et la crise affectant l'identité masculine entre 1789 et 1914. Le second volet se consacre à l'identité masculine à l'heure des grandes conquêtes du féminisme, de la Grande Guerre à la *Gay Pride*. Chaque période jouit d'éclaircissements qui nous la rendent plus transparente. À partir des paroles et des comportements qui jouent un rôle dans la construction sociale de la « virilité », Rauch tient compte des principaux paramètres avec lesquels l'individu masculin a dû composer au fil du temps afin d'affirmer sa personnalité, fût-ce l'érotisme, la galanterie et le flirt ou les rapports du mâle au corps, à la vie affective, à la gloire, au danger et à la propriété. Du régiment militaire au nid domestique, de la brutalité à l'intimité, les hommes se sont livrés, depuis deux cents ans, à la recherche de nouveaux lieux de réalisation de soi. Dans le contexte qui a vu naître la civilisation des loisirs et la suprématie de l'individu, les critères du partage des rôles entre les sexes n'ont cessé de se

redéfinir au gré des changements sociaux et des avancées scientifiques. Proche d'Alain Corbin dans son approche de la vie privée, André Rauch signe avec *Histoire du premier sexe* un ouvrage savant aux allures de livre de chevet. Il manque toutefois un index des noms cités, qui faciliterait de beaucoup le travail de relecture de cet essai dense et captivant.

Patrick Bergeron

Henry de Puyjalon
RÉCITS DU LABRADOR
ImaginaireNord, Montréal,
2007, 202 p. ; 20 \$

À la fin du XIX^e siècle, le comte Henry de Puyjalon, intellectuel français fasciné par les grands territoires isolés, s'installe en permanence au Canada. Tour à tour fonctionnaire, chasseur, trappeur, ornithologue, géologue, naturaliste et gardien de

phare, il profite de ses temps libres pour écrire sur son coin de pays d'adoption, la Côte-Nord, autrefois appelée Labrador canadien.

Récits du Labrador, publié pour la première fois en 1894, est déjà salué par la critique littéraire de l'époque pour son écriture ironique et analytique. Le recueil, composé de quinze courts récits, livre un véritable cours d'histoire naturelle sur le Labrador avec passion et humour. Henry de Puyjalon nous emporte littéralement dans ses expériences de voyageur solitaire au creux d'un territoire immense et sauvage, encore perçu à l'époque comme un lieu de solitude, de désolation et d'effroi. Le lecteur a droit à une description hostile du vorace moustique, ce « culicidé immonde » dont l'auteur souhaite l'extermination complète dans les plus affreux supplices, à une tirade sur la bête puante, ou

encore à des louanges du loup-marin ou de l'outarde, dont il complimente la grâce, mais aussi le duvet, les plumes... et la viande ! Quelques bribes de souvenirs d'expéditions en bateau, de nuits passées dans des anses habitées par des esprits sont aussi des sujets qui définissent l'univers de *Récits du Labrador*, recueil hybride fait de textes engagés et documentés, où les genres tendent à se fondre entre fiction, science, géographie et manifeste. Sensible aux inquiétudes environnementales qui sont aujourd'hui les nôtres, ce recueil, toujours d'actualité, fait de Puyjalon un précurseur de la cause écologiste.

La collection « Jardin de givre », du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, vise la réédition, pour la recherche et l'enseignement, d'œuvres significatives mais épuisées, liées à l'imaginaire

nordique et circumpolaire. Elle comporte cinq titres dont *Deux émigrés en Suède* de Xavier Marmier, grand voyageur et autre personnalité des plus marquantes dans le paysage culturel français de son temps. L'édition de *Récits du Labrador*, dotée d'une introduction, de notes et d'une chronologie signées Daniel Chartier, par ailleurs directeur de la collection, permet au lectorat de redécouvrir un explorateur coloré de notre pays.

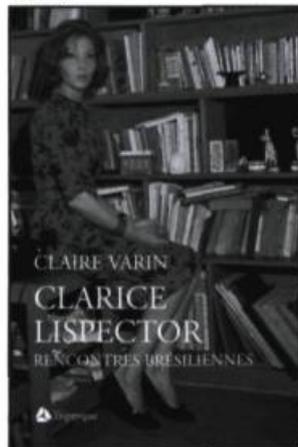
À la lecture de ces récits, qui forment de succulents tableaux de la vie au Labrador, on finit par saisir la fascination pour l'éloignement nordique qui a mené Henry de Puyjalon du château familial et des cabarets de Paris, jusqu'aux côtes désolées de la Côte-Nord, puis enfin à la solitude de l'île à la Chasse, où il demeura jusqu'à la fin de ses jours en 1905.

Nicolas Davignon



Triptyque NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2007

www.triptyque.qc.ca
tél. et téléc. : (514) 597-1666



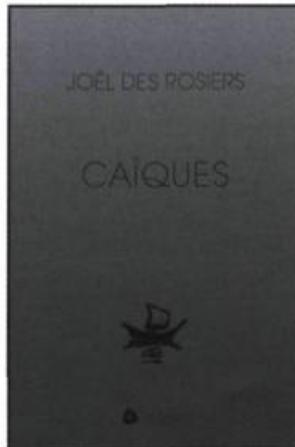
CLAIRE VARIN
CLARICE LISPECTOR
rencontres brésiliennes
essai, 227 p., 22 \$

Ce livre accessible et vivant se visite comme un cabinet de curiosités : extraits d'entrevues accordées par la romancière à la presse brésilienne, photos, lettres, fragments de nouvelles et de manuscrits parfois inédits. Conçu et réalisé par Claire Varin, *Rencontres brésiliennes* nous mène à la découverte d'une des grandes voix de la littérature du XX^e siècle, d'une œuvre qui a suscité l'admiration d'écrivains tels que Julio Cortázar, Alain Robbe-Grillet, Hélène Cixous.



MICHAËL LA CHANCE
L'INQUISITORIALE
Fugue solaire dans les îles
& plateaux du langage
essai, 131 p., 22 \$

De Majorque à l'île Bonaventure, du désert de l'Arizona au Plateau Mont-Royal, nous fouillons le réel pour tirer de celui-ci les mots dans lesquels il consentira à se laisser dire. Il nous faudrait admettre qu'aujourd'hui les mots sont tordus, précipitant une trahison de l'expérience. Il nous faudrait retrouver dans le fil de nos phrases une origine, que chacun retrouve ainsi sa création du monde.



JOËL DES ROSIERS
CAIQUES
poésie, 136 p., 22 \$

Là, il aura entendu au bord du littoral ce qui n'est pas chanté dans le chant.
Là, il lui aura semblé qu'une vie aura coulé sur la mer offerte, sans rivages, sans possibilité de retour, mer si parfaitement la même qu'elle était l'unique mémoire des choses enfouies. Nul autre vocable n'aurait pu mieux accompagner la dérive. Caiques, en exil lumineux, dans le sillage des îles et des villes où s'exposent les enfants perdus du langage.



SANDRA ROMPRÉ-DESCHÊNES
LA MAISON MÉMOIRE
roman, 166 p., 19 \$

«Je suis entrée. L'odeur de la soupe, connue depuis toujours, m'a enveloppée. Cette odeur, Grand-maman, était collée à ta maison et à ton être tout entier, comme si tu t'en parfumais ou comme si tu étais toi-même un ingrédient de cette soupe. La maison, en quelque sorte, devenait une grande marmite de bois où se mélangeaient les arômes ambiants.»

Essai biographique, histoire, biographie, société

Henri Calet
ACTEUR ET TÉMOIN
Mercure de France, Paris,
2007, 232 p. ; 31,50 \$

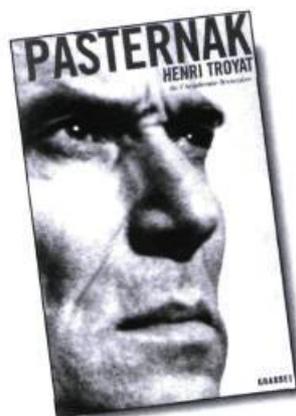
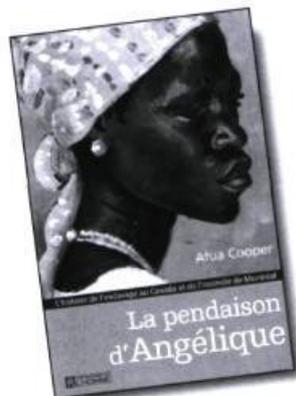
Ce livre, publié à l'origine en 1959, rassemble des articles écrits entre 1947 et 1955. Auteur de très beaux romans, tels *Le tout sur le tout* et *Monsieur Paul*, Henri Calet (1904-1956) fait partie de ces écrivains qui, comme Raymond Guérin, André Beucler et Marc Bernard, ont laissé une œuvre remarquable bien qu'ayant jusqu'à ce jour insuffisamment attiré l'attention. *Acteur et témoin* révèle la personnalité tendre et ironique de l'écrivain, en qui l'on a vu l'inventeur d'un « humour gris ». Collaborateur de *Combat* et du *Parisien libéré* notamment, Calet se faisait une joie, dans ses reportages, de partir à la découverte de la petite face cachée du monde, cherchant autour de lui des sujets d'amusement. Les petits voyages lui plaisaient particulièrement : une promenade dans la banlieue nord de Paris ceinturée d'usines (« Tourisme suburbain »), une randonnée en autocar aux Pays-Bas, rythmée par les commentaires patriotiques du guide (« Tourisme chez les autres »), une visite du village de vacances de Guéthary, où les vacanciers logent dans des bungalows (« Un village sans histoires »)... Facétieux, mais dénué de malice, Calet prétendait avoir pris l'« habitude de regarder [ses] contemporains d'un point de vue de larbin, de concierge, comme par le trou d'une serrure ». Le résultat en est souvent insolite, comme le jour où il s'est rendu à Argenteuil dans le but d'admirer quatre asperges phénoménales dont une, dif-

forme, pesant un kilo (« Au musée de l'asperge »). Ailleurs, l'écrivain participe à une séance de signatures au rayon librairie d'un grand magasin et joue les sociologues (« L'écrivain dans la bergerie »). Sans s'appesantir sur la grisaille du destin, Calet, qui a connu la privation et la captivité, reste partout sensible aux manifestations de la détresse. Pourtant, de la vingtaine d'articles réunis dans *Acteur et témoin*, un seul prend véritablement un ton grave, « Treize ans de retard ». Calet y narre son pèlerinage sur les routes de Bourgogne où il avait été fait prisonnier de guerre en 1940 ; c'est l'occasion pour lui d'évoquer le souvenir de tirailleurs africains abattus méthodiquement par les S.S. « Acteur et témoin » de l'existence à la petite semaine et à la grande, Henri Calet l'a été et c'est dans un style bien à lui qu'il célèbre la liberté et la douceur de vivre.

Patrick Bergeron

Afua Cooper
LA PENDAISON
D'ANGÉLIQUE
L'HISTOIRE DE L'ESCLAVAGE
AU CANADA ET
DE L'INCENDIE DE MONTRÉAL
Trad. de l'anglais
par André Couture
L'Homme, Montréal, 2007,
312 p. ; 29,95 \$

Avec vigueur et pertinence, l'auteur et son préfacier profitent de ce livre pour dénoncer la complaisante amnésie que pratique le Canada dès qu'on évoque l'esclavage. Comme si jamais cette honte ne nous avait atteints. Même si Marcel Trudel a secoué notre bonne conscience dès 1960 avec *l'Esclavage au Canada français*, en y



ajoutant un *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires*, rares sont les Québécois au courant de notre passé esclavagiste. Afua Cooper, biographe de l'incendiaire Marie-Joseph-Angélique et historienne intéressée au sort des esclaves au Canada, ne pouvait donc nous convaincre à moins de présenter une impeccable reconstitution de cette vie et de cette exécution. Mission accomplie.

Visiblement, l'esclave Marie-Joseph-Angélique a vécu la même chose que les centaines de milliers de Noirs et d'Amérindiens arrachés à leur culture, privés de liberté, vendus comme du bétail. Le Canada français, où elle aboutit sans l'avoir voulu, n'entretenait pas plus de scrupules que ses contemporains à l'égard de cet asservissement. Deux différences seulement, qui

ne portent d'ailleurs pas sur les principes en cause : d'une part, le Canada français prélevait ses esclaves surtout chez les Amérindiens (environ 2000 sur 4000) ; d'autre part, si les esclaves sont moins nombreux au Canada français, ce n'est pas que les mœurs y soient plus douces, mais que le commerce des fourrures exige moins de main-d'œuvre que la culture du coton. Le mérite d'Afua Cooper est de donner une voix à l'esclave que sa révolte conduit à l'incendie criminel, tout en décrivant l'implication du Canada français dans l'esclavage. Comme l'incendie a détruit une cinquantaine d'édifices, y compris l'Hôtel-Dieu, on imagine dans quel climat s'est déroulé le procès.

L'auteur dramatise quelque peu les témoignages rendus lors du double procès qui a conduit à la condamnation et à l'exécution de la jeune incendiaire et on ne lui en voudra pas. En revanche, la traduction laisse à désirer. Parler « de gens dont le seul but est de la déclarée incendiaire » manque d'élégance. Surtout quand on affuble d'un *sic* chaque citation du journal *Quebec Gazette/Gazette de Quebec*.

Laurent Laplante

Henri Troyat
PASTERNAK
Grasset, Paris, 2006,
214 p. ; 29,95 \$

Henri Troyat est mort en mars 2007 à l'âge de 95 ans, peu après la parution de *Pasternak*. Prix Goncourt et membre de l'Académie française, il est l'auteur français contemporain le plus lu, dit-on, avec une bibliographie riche d'une centaine de titres.

D'origine russe – sa famille s'exila de Moscou en 1917 –, Troyat ou Lev Tarassov a toujours écrit en français. Il a raconté avec passion nombre de

ses compatriotes dont Tolstoï, Tchekhov, Gogol, Dostoïevski et Pouchkine. Écrire la biographie de Boris Pasternak, célèbre auteur du non moins légendaire *Le docteur Jivago*, allait de soi. Troyat semble par contre préférer l'homme aux capacités littéraires de l'écrivain : « Ne l'admire-t-on pas davantage pour son caractère que pour son talent ? »

Si l'infatigable Troyat tarde à écrire cette trente-deuxième biographie, il y conserve la qualité d'écriture que nous lui connaissons. *Pasternak* perd cependant en densité car les pages et les chapitres sont bien courts. L'être Pasternak et la genèse de sa saga – dont David Lean a extrait un film-culte en 1966 – n'en sont pas moins captivants. « Il maudit les heures qu'il a passé à écrire [des vers] alors que *Le docteur Jivago* attendait, derrière la porte, la permission d'entrer dans sa vie. »

Le romancier, poète et traducteur Pasternak (1890-1960) a un destin fascinant. Issu d'un milieu aisé, le jeune Boris hérite de la sensibilité d'artiste de ses parents. « À les regarder vivre l'un et l'autre, il se figure que l'existence des grandes personnes est un jeu perpétuel », commente Troyat. La vie se charge évidemment de lui enseigner bien autre chose.

Le docteur Jivago a été interdit en Russie et publié en Italie, en 1957. En russe. Quelle ironie. Pour de sombres raisons politiques, Pasternak a dû refuser le prix Nobel en 1958. Il s'est aussi vu retirer sa qualité d'écrivain soviétique. « Le Comité du Parti [...] continue de dénoncer ses agissements déloyaux contre le peuple soviétique. »

Pasternak meurt sans réconciliation. « Je quitte la vie sans aucun regret. Il y a trop de laid, non seulement chez nous, mais dans le monde entier. »

Michèle Bernard

Journal de guerre

Une des particularités d'un journal intime est qu'il permet une lecture toute personnelle de moments importants de l'Histoire, présentant un point de vue différent, voire complémentaire, de celui qui est apporté par les historiens. Dans ce cas-ci, il s'agit du journal d'une femme, début trentaine, qui habite Berlin durant les derniers jours de la Seconde Guerre mondiale. Tandis que les premiers obus russes tombent sur la ville, elle se met à écrire afin de conserver son équilibre mental.

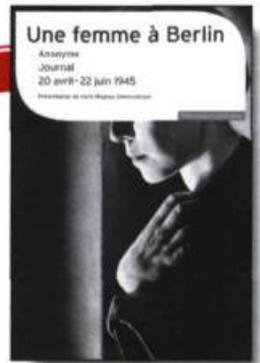
Les premiers jours se passent principalement dans le sous-sol d'un immeuble où elle se terre en compagnie d'une douzaine de personnes. Puis, les obus cessent et les soldats de l'Armée rouge envahissent les rues de son quartier à mesure que les combats se déplacent vers le centre de la ville. Pour survivre, elle doit faire preuve d'intelligence. Grâce à ses rudiments de russe, elle réussit à établir certains liens avec les soldats cantonnés dans son quartier, trouvant la protection auprès des officiers les plus forts qui la nourrissent en échange de son consentement silencieux. Puis, au bout de quelques jours, les soldats partent. Et dans cette ville en ruine, la vie tente tant bien que mal de reprendre son cours.

Publié pour la première fois en anglais en 1954, ce journal ne paraîtra que cinq ans plus tard dans sa langue d'origine par les soins d'une maison d'édition suisse. Le livre ressassant trop de souvenirs désagréables, il sera mal accueilli en Allemagne et sera rapidement retiré de la circulation. Cinquante ans plus

tard, un éditeur se met à la recherche de son auteure pour lui demander la permission de publier à nouveau le journal. Après de nombreuses recherches infructueuses – l'éditeur d'origine étant mort –, il réussit à la retrouver. Mais elle refuse toute parution de son vivant. Elle mourut en 2001.

Ce qui surprend de ce journal est son écriture empreinte à la fois d'une rage de vivre et d'une totale indifférence, et ce, malgré les conditions de vie précaires et les viols quasi quotidiens que l'auteure a eu à subir. À travers les pages, elle dépeint aussi des habitants de son quartier qui, déboussolés, se demandent ce que l'avenir leur réserve tout en tentant de survivre le plus dignement possible. C'est une magnifique mais cruelle tranche de vie d'une femme qui a le malheur de se trouver du côté des perdants, un journal qui démontre surtout que si les hommes font la guerre, les femmes la vivent.

Manouane Beauchamp



Anonyme

UNE FEMME À BERLIN

JOURNAL, 20 AVRIL - 22 JUIN 1945

Gallimard, Paris, 2006, 259 p. ; 39,50 \$

Michel Schneider
**LA CONFUSION
DES SEXES**
Flammarion, Paris, 2007,
126 p. ; 22,95 \$

L'idée qui guide la réflexion de Michel Schneider, psychanalyste, est que « l'indifférence au sexe est la conséquence de l'indifférence entre les sexes ». Tout d'abord, rappelle-t-il, le sexe est un fait biologique : on naît femme ou homme. De cette réalité découle un certain nombre de représentations qui permettent à tout un chacun de se

construire une identité sexuelle. Toutefois, selon l'auteur, à force de réclamer l'égalité entre les sexes à cor et à cri, ce ne sont pas les inégalités qui furent attaquées, mais bien les fondements mêmes de l'identité sexuelle.

Pourtant, tout est parti de bons sentiments. Les moyens contraceptifs et l'avortement, qui devaient apporter une libération sexuelle, sont venus en fait bouleverser l'équilibre entre les hommes et les femmes. Désormais, le lien obligé entre sexualité et reproduction était dénoué, laissant à la femme le

plein pouvoir de la reproduction de l'espèce. Si une femme peut décider d'avoir un enfant, et ce, avec ou sans l'accord du père, un homme ne peut forcer une femme à porter son enfant. Idem en ce qui a trait au pouvoir de la reproduction sociale, alors que les femmes sont majoritaires dans les activités où l'enfant se façonne. Seule la politique semble encore échapper aux femmes, mais Ségolène Royal en France est venue démontrer la montée irrésistible de celles qui furent autrefois appelées le sexe faible. L'auteur procède par ailleurs

Éducation, économie, spiritualité, société

à une analyse de certains de ses discours. Cet élément est d'autant plus intéressant que les prochaines élections au Québec verront une femme briguer le poste de premier ministre.

Ainsi, à force de rechercher à tout prix l'égalité entre les sexes, ce sont les frontières entre les rôles respectifs qui sont tranquillement gommés. Comment, dès lors, se construire un Soi assez solide pour être capable de vivre en couple avec une personne du sexe opposé et accepter l'expérience ultime qui consiste à avoir un enfant ? L'analyse de Michel Schneider permet de comprendre que certains choix que la société occidentale a faits dans le but de libérer l'humain ont eu l'effet inverse : en retirant certaines barrières soi-disant nuisibles, la société a fait disparaître des références essentielles reliées aux rôles de chaque sexe, références à la base de la construction de l'identité. Une analyse sincère et actuelle qui ne cherche pas à accuser, mais bien à faire prendre conscience de la richesse de la différence entre les sexes.

Manouane Beauchamp

Georges Leroux
ÉTHIQUE, CULTURE
RELIGIEUSE, DIALOGUE
ARGUMENTS POUR
UN PROGRAMME
 Fides, Montréal, 2007,
 117 p. ; 9,95 \$

Encore bon nombre de parents ne le savent pas, mais l'automne 2008 marque un tournant dans les programmes scolaires au Québec. Pour la première fois en effet, les enfants québécois, quelle que soit leur origine,

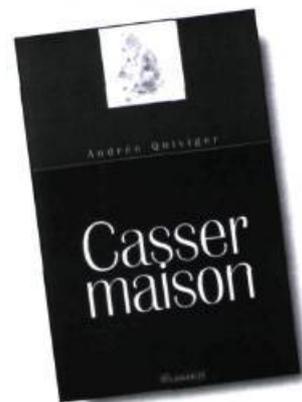
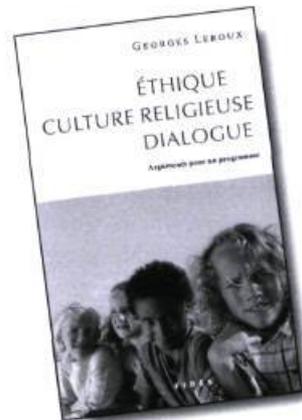
recevront un enseignement d'éthique et de culture religieuse rompant définitivement avec l'enseignement confessionnel donné depuis des décennies.

L'auteur d'*Éthique, culture religieuse, dialogue*, un philosophe, est bien placé pour en parler : il a fait partie de l'équipe qui a conçu ce programme commandé par le ministère de l'Éducation. De quoi s'agit-il au juste ? D'une école neutre, laïque, où toutes les conceptions de la vie doivent se rencontrer en toute transparence, en toute harmonie. Pour les parents religieux, cela veut dire que, si leurs enfants seront accueillis dans le respect de leurs croyances, ils n'en seront pas moins exposés au pluralisme des pensées, dont l'athéisme. À l'inverse, les parents agnostiques verront leurs rejetons se faire expliquer les croyances religieuses, celles de leurs origines certes, mais aussi toutes celles existant de par le monde. (Tout en évitant les écueils du « relativisme », insiste l'auteur, pensée selon laquelle toutes les coutumes s'équivalent.)

Il s'agit, selon l'expression de Georges Leroux, d'une éducation au « vivre-ensemble », où l'école agit comme « foyer intégrateur » d'une population de plus en plus plurielle.

Voilà un bel idéal certes, mais fondé sur un espoir : celui de former une société de demain habituée à faire cohabiter saine-ment des valeurs divergentes. Outre la cohabitation, le programme du gouvernement cherche à faire dialoguer les élèves. Pour préparer ces citoyens de demain à la nécessaire vertu de tolérance, fondement d'une société « raisonnable ».

Yvan Cliche



Hervé Kempf
COMMENT LES RICHES
DÉTRUISENT LA PLANÈTE
 Seuil, Paris, 2007,
 125 p. ; 22,95 \$

Vous avez dit « démocratie » ? Nous sommes actuellement en présence de sa caricature. Rappelez-vous les deux élections de George Bush. Observez le tsar Poutine, le roi Sarkozy se payer tous les gauchistes d'hier qui tombent les uns après les autres, même les plus dignes. Plus près de nous, voyez le mépris des Harper, Charest et Marois envers les citoyens. Bref, depuis que la chute du soviétisme puis le 11 septembre ont eu comme effet pervers de désarticuler, comme le fait remarquer Hervé Kempf, démocratie et liberté, tout, absolument tout est permis.

Nous dérivons donc vers des formes de totalitarisme toujours plus subtiles. À tel point que la parole devient chaque jour plus interdite, que la dictature du néo-capital devient ostentatoire. Le livre de Kempf, écrit d'une manière simple et directe, éclaire crûment les croyances : la croissance économique résoudra les conflits sociaux, c'est par la technologie qu'on traversera la crise écologique, etc. Le titre dit TOUT. D'où la proposition, que j'endorsse, d'un RMA (revenu maximum admissible). Je ne sais pas si je suivrais toutefois Kempf jusqu'au noir scénario dans lequel les oligarchies – dont on connaît le comportement criminel, asocial et autoritaire – aspirent au désastre écologique. Je ne suis pas partisan de l'apocalypse. Mais lorsqu'il évoque la « pulsion de la classe dirigeante pour la déflagration », c'est la pulsion de mort (Freud) qu'il met en lumière ainsi que le fondement de violence qui stimule la consommation (Baudrillard).

Or, pour laisser à l'humanité qui vient une planète sur laquelle vivre décemment, il faudrait, *avant-hier*, réduire radicalement cette consommation. Les gens riches, s'ils étaient responsables (mais ils ne souhaitent pas le devenir), devraient selon Kempf donner l'exemple puisque ce sont eux que les autres classes paient pour imiter. C'est dans cet horizon qu'on peut et qu'on doit *re-lia* l'écologie (à ne pas confondre avec sa perversion qu'on nomme « développement durable ») au social. Au lieu de poursuivre l'individualisme contemporain qui pave la voie au despotisme et à la tyrannie, il est urgent, soutient-il, de revenir non seulement à l'idée mais à la pratique du « destin collectif ». Pour subsumer « l'outreviolence » qui devient aujourd'hui la norme civique, un espoir de liberté, que je partage

sinon... : articuler « l'impératif de la solidarité à la diminution des consommations ». Utopie. Oui, mais nécessaire.

Michel Peterson

Andrée Quiviger
CASSER MAISON
Bayard, Montréal, 2007,
177 p. ; 25,95 \$

Dans cet essai brillamment écrit, Andrée Quiviger prend prétexte du fait qu'elle doit délaisser définitivement sa demeure, qu'elle casse maison, pour réfléchir à la filiation, à la maternité, à la place de l'autre dans la vision de soi et du monde et surtout à sa démarche spirituelle. Dans cette œuvre personnelle, qui part de l'expérience intime pour aboutir aux grands textes bibliques, où l'auteure se confie pour mieux étayer ses généreuses convictions, les courts textes qui constituent la réflexion visent à faire du doute une politique d'ouverture à l'autre, véritable fondement, selon Quiviger, de toute entreprise spirituelle. Les souvenirs, les confessions, les paraboles narrées servent à présenter un individu aux prises avec sa foi, qui, refusant les réponses toutes faites des institutions, prend appui sur les textes bibliques pour renforcer ses liens avec le monde et ceux qui l'habitent. Dans un univers où Dieu n'est qu'un fragile souffle, où la liberté et la conscience sont entre les mains humaines, vivre avec les êtres aimés l'expérience du doute et celle du partage constitue l'espoir premier. La rencontre de l'autre, dans cette optique, prend valeur de révélation ; un contact se crée qui régénère, qui permet de participer au souffle de la vie : « Il n'y a pas loin à chercher pour comprendre que l'absolu à portée humaine, ce sont les autres ». Dans un contexte de crispation identi-

Homophobie au Canada

Le Canada se targue d'être une société qui traite équitablement sa minorité homosexuelle. S'il est vrai que les gays et lesbiennes d'ici ont enregistré d'importants gains au chapitre de la reconnaissance de leurs droits ces dernières années, notamment en ce qui concerne le mariage, cela fait-il pour autant du Canada un éden rose ? Pas vraiment, s'il faut en croire Douglas Victor Janoff. Ce conseiller en politique auprès du gouvernement fédéral s'est consacré, pendant de nombreuses années, à l'analyse de plus de 350 cas d'agression et de 120 homicides perpétrés sur des personnes gaies et lesbiennes entre 1990 et 2004. Dans *Pink blood, La violence homophobe au Canada*, il nous livre ses conclusions.

Avant toute chose, l'auteur dénonce la sous-évaluation des crimes homophobes dans les statistiques officielles ; cette sous-évaluation étant due à la répugnance des victimes à porter plainte pour ne pas avoir à afficher leur orientation sexuelle. Pour analyser la question, notre chercheur a dépouillé les archives judiciaires, compulsé les statistiques, épluché les articles de presse, rencontré des victimes, leur famille et leur entourage, des policiers et des membres de groupes communautaires. Au terme de son enquête, Janoff en arrive à la conclusion que les gays et lesbiennes qui portent plainte contre leurs agresseurs sont actuellement confrontés à une homophobie dans les organisations policières et judiciaires. Leur situation rappellerait celle des femmes dans les années 1980 à la différence que le « qu'alliez-vous faire à cet endroit, à cette heure ? » demandé aux victimes de

violence homophobe a remplacé le « à quoi vous attendiez-vous accoutrée ainsi ? » infligé autrefois aux victimes de viol.

Chercheur autant que militant, Janoff ne fait pas mystère de son parti pris pour les points de vue défendus par la communauté homosexuelle pas plus qu'il ne cache les circonstances à l'origine de son projet. (Il a été scandalisé du comportement des forces policières et des acteurs du système judiciaire, à la suite d'une agression homophobe dont un ami fut victime.) Ce sont là des préalables qui ne disposent pas toujours à l'objectivité que requiert pareille étude. Ce qui gêne également, c'est le recours répété de l'auteur à des statistiques étrangères (américaines et néo-zélandaises notamment) pour appuyer ses thèses. Ces réserves faites, il faut retenir que *Pink blood, La violence homophobe au Canada* est, par l'ampleur de son champ d'investigation et la richesse de ses données, un incontournable pour tout chercheur, policier, procureur et militant œuvrant auprès des communautés gaies et lesbiennes.

Yvon Poulin

Douglas Victor Janoff
PINK BLOOD
LA VIOLENCE HOMOPHOBE AU CANADA
Trad. de l'anglais sous la dir.
de Diane Archambault
Triptyque, Montréal, 2007, 412 p. ; 30 \$

taire et de fanatisme, ce rappel de l'importance du doute et de l'ouverture aux autres est le bienvenu.

Casser maison est un essai dans lequel l'auteure assume pleinement sa subjectivité ; ses fragments épars n'en constituent pas moins une œuvre concertée, vouée à susciter un désir de partage et de rencontre, où le doute participe mieux que la foi aveugle au dépassement et à la rencontre d'autrui. Mère et grand-mère, Pascale Quiviger

réfléchit constamment aux legs à laisser en héritage à ses enfants et à la capacité d'émerveillement associée à la découverte d'une communication sincère avec eux ; il en résulte un éloge de la liberté. Vision spirituelle du monde, qui laisse une grande place aux Écritures, et principalement à la tradition juive, *Casser maison* est un parcours, mais surtout un plaidoyer personnel, intime et convaincant pour la compassion.

Michel Nareau

Christiane Singer
DERNIERS FRAGMENTS
D'UN LONG VOYAGE
Albin Michel, Paris, 2007,
135 p. ; 21,95 \$

À l'heure où l'on s'interroge plus que jamais sur l'ultime étape de la vie, que l'on discute de suicide assisté, d'euthanasie, du droit de mourir dans la dignité, des soins palliatifs, de l'accompagnement des mourants, *Derniers fragments d'un long*

Identité, création, philosophie, écologie

voyage constitue un témoignage qui vient renforcer ce que disaient Claudine Baschet et Jacques Bataille, respectivement médecin psychanalyste et chirurgien, il y a déjà deux décennies dans un numéro fort intéressant et toujours très actuel de la revue *Autrement*, *La mort à vivre* : « Le plus insupportable n'est peut-être pas tant la mort, instant ultime de passage, dont on peut dire beaucoup mais dont on ne sait rien, que l'idée qu'il y a de la mort dans la vie et, encore plus, qu'il y a de la vie dans ce temps qui se clôt par la mort ».

Du 28 août 2006 au 1^{er} mars 2007, Christiane Singer a consigné dans un carnet de grands moments puisqu'ils seront ses derniers : en sursis, la médecine lui donnant au plus six mois à vivre, elle livre à son mari, ses fils, ses amis et à ses lecteurs une longue et touchante confidence : « Ne nous laissons pas emprisonner dans cette part de nous qui est vouée à la mort ». Brèves réflexions, certes, mais riches d'une expérience singulière que l'on reçoit comme un don bien que l'espace-temps d'où elles nous parviennent nous restera, pour un instant, des mois ou quelques années encore, inconnu. Christiane Singer en mesure d'ailleurs la distance quand ses amis lui disent qu'elle peut encore choisir la vie. « L'intention est bonne, elle est naïve. À ces encouragements manque la vraie brûlure de l'expérience. Dans l'espace où j'évolue, vivre et mourir est la vie. J'opte pour le tout. Voilà. »

Sur le chemin de la vie, les dernières réflexions que Christiane Singer a bien voulu partager avec nous sont comme

une lampe-tempête qui éclaire celui ou celle qui part mais aussi ceux qui restent. *Derniers fragments d'un long voyage* est un livre qui ne se résume pas et dont la lecture ne peut être que très personnelle. Toute singularité qui s'exprime au seuil de la mort est porteuse d'enseignements et mérite qu'on l'entende.

Sylvie Trottier

Yolande Geadah
ACCOMODEMENTS
RAISONNABLES
DROIT À LA DIFFÉRENCE ET
NON DIFFÉRENCE DES DROITS
VLB, Montréal, 2007,
94 p. ; 12,95 \$

Avec l'ouverture des travaux de la commission Bouchard-Taylor sur les accommodements raisonnables, paraît cet ouvrage qui donne un point de vue intelligent et documenté sur ce sujet combien sensible.

La contribution est d'autant appréciée qu'elle vient d'une immigrante d'origine égyptienne, bien intégrée au Québec, et déjà connue pour un récent ouvrage critique sur le voile islamique.

Comme le titre l'indique, l'auteure est réticente à avancer trop loin dans la voie des compromis en faveur des signes religieux, entre autres. Elle y voit une certaine dérive, malencontreusement appuyée par notre système juridique actuel, qui penche nettement pour la reconnaissance de l'expression des différences plutôt que pour un vouloir-vivre collectif.

Yolande Geadah ne fait pas reposer son argumentation sur une vision émotive (comme cela est trop souvent le cas autour de cet enjeu), mais bel et bien sur



le terrain juridique et social. Récusant la logique très individualiste des chartes des droits, elle prône l'intégration, à différencier de l'assimilation qui suppose implicitement la « supériorité » d'un modèle culturel sur un autre. L'intégration amène peut-être « l'abandon de certaines valeurs et pratiques traditionnelles » qui s'expriment avec force sur la place publique, mais convient mieux à une société laïque cherchant à établir des ponts entre les cultures, et non à accentuer les différences.

Elle recommande donc de sortir de l'« enfermement identitaire » que pose l'enjeu des accommodements raisonnables, pour adopter et appliquer des règles laïques plus claires, notamment en ce qui concerne le droit à l'égalité des sexes. Un modèle plus proche de celui de

la France, pourrait-on lui rétorquer, mais en même temps probablement beaucoup plus lié aux aspirations québécoises.

Yvan Cliche

Pascale Quiviger
UN POINT DE CHUTE
Bayard, Montréal, 2007,
146 p. ; 24,95 \$

Pascale Quiviger pratique deux formes d'art, le dessin et l'écriture romanesque ; elle est donc bien placée pour entreprendre une réflexion sur la création, ses motifs et ses buts. Dans *Un point de chute*, elle associe le déroulement d'une journée à la destinée d'un geste créatif, de la naissance impulsive d'une vision à sa réalisation. Essai fragmentaire, truffé de courtes histoires qui explicitent un propos toujours élégant, mais quelquefois abscons, l'ouvrage rassemble des expériences créatives, des moments de révélation artistique et fait de la créativité un langage susceptible de donner forme à l'intangible, à l'incommunicable. La mission révélatrice accordée à l'art et au geste créateur consiste ainsi à informer la matière et à faire surgir une nouveauté, une vision renouvelée du monde par l'expérience des formes.

L'auteure propose des associations entre les phases du jour et celles de la création. Ainsi, elle lie le matin à la lumière, qui détermine les pourtours d'une forme par ses contrastes. La luminosité implique une ouverture et un désir de passage, deux attitudes nécessaires pour que l'acte créatif puisse prendre naissance. L'art tient du regard subjectif, de la capacité d'observer les corps et le monde, de saisir leurs pulsations. Une fois cette impulsion de vie créée, les formes peuvent se transformer, croître, se déterminer et en venir à représenter ce qui est observé. Le plein jour implique

pour l'écrivaine la nécessité de renoncer à des virtualités pour se pencher sur une seule forme, une image qui se jouera du réel pour en souligner une part cachée, une histoire ou un temps secret, une mémoire enfouie. Ce travail du sens participe de la période associée à la soirée et à la nuit.

Plaidoyer pour l'inutile et le détail, ce par quoi l'instinct peut assumer sa liberté et s'offrir aux découvertes du monde, l'essai de Pascale Quiviger pêche à l'occasion par des formules lapidaires qui imposent une définition stricte de l'art, mais il n'en demeure pas moins qu'il apporte une vision intéressante de la création, en liant l'expérience des sens à celle de créer, en joignant les gestes quotidiens à la découverte de la beauté. C'est d'ailleurs lorsqu'elle part d'exemples concrets et de souvenirs personnels que Quiviger est la plus efficace et réussit à transmettre sa perspective, son talent de romancière prenant le pas sur les démonstrations obscures pour évoquer les images appropriées.

Michel Nareau

Bertrand Saint-Sernin
LE RATIONALISME
QUI VIENT

Gallimard, Paris, 2007,
337 p. ; 23,50 \$

Une des tâches qui incombe à la philosophie consiste à mettre en évidence et à analyser les grandes orientations que la rationalité dominante imprime à la science afin d'expliquer son développement passé et d'interroger son évolution future. Cet exercice amène certains constats, comme celui que l'activité scientifique est inégalement répartie sur la planète, et que certains pays sont loin de profiter de ses retombées bien-faisantes. Dans *Le rationalisme qui vient*, Bertrand Saint-

L'islam et la modernité

Malgré la pléthore de livres publiés depuis le 11 septembre 2001 sur l'islam et le monde arabe, les ouvrages rédigés par des experts québécois demeurent rares. Ceux de qualité, encore plus. L'ouvrage de Sami Aoun, professeur à l'Université de Sherbrooke et commentateur bien connu des médias électroniques, doit être salué.

Car l'universitaire nous fait entrer au cœur des (lourds) débats qui ont actuellement cours au sein du monde arabe et musulman. Certes, le propos ne sera pas toujours facile pour les néophytes. Cet avertissement posé, les enjeux soulevés sont de première importance pour comprendre le bouillonnement dans cette région. Sami Aoun y traite de la modernité, de la laïcité, de la démocratie, de la violence, de la condition de la femme, entre autres sujets qui alimentent les discussions et les réflexions sur le devenir de cet Orient encore si mal compris et son insertion, tant recherchée dans le cercle des nations dites développées, dans le bassin des pays alliés.

Une des principales conclusions de l'universitaire est que, pour le monde musulman, « l'accès à la modernité est devenu une nécessité historique pour faire partie du concert des nations, et son absence est la

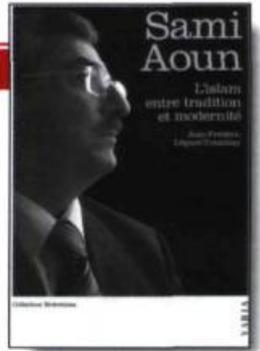
marque de sa vulnérabilité croissante ».

Un des vecteurs de cet accès au moderne est la laïcité, que favorise clairement l'auteur. Celui-ci fait un bel exposé des polémiques qui ont cours sur ce sujet crucial dans le monde musulman. À raison, Sami Aoun rappelle que ces débats, qui portent aussi sur les droits de l'homme, la place de la femme, etc., ont encore beaucoup de difficultés à se sortir du « référentiel religieux » et de la comparaison, voire de la confrontation, avec l'Occident. Ce qui bloque encore l'émergence d'une pensée « libre ».

Un espoir ? Il réside notamment chez les élites arabe et musulmane de la diaspora, qui sont à même de faire cette « synthèse historique » pacifiée avec un lourd passé religieux et les valeurs modernes de tolérance.

Yvan Cliche

Sami Aoun
AUJOURD'HUI L'ISLAM
FRACTURES, INTÉGRISME ET MODERNITÉ
Médiaspaul, Montréal, 2007, 190 p. ; 21,95 \$



Sernin, professeur émérite de philosophie à l'Université de Paris-Sorbonne, propose une réflexion sur la rationalité actuelle et s'interroge sur les façons de faire naître une « rationalité commune et partagée, active aussi bien dans la production de savoirs que dans la conduite des sociétés ».

Sa réflexion est construite autour de certains constats relatifs à la science. Après la Seconde Guerre mondiale, quelques pays sont devenus des pôles d'attraction en matière de recherche scientifique au détriment de ceux qui ont non seulement vécu un exode de leurs cerveaux, mais n'ont pu profiter de transferts de connaissances. De plus, cet événement est venu profondément changer les caractéristiques de la connais-

sance scientifique : désormais, elle est le produit d'une pluralité d'individus et elle est devenue inassimilable intégralement par une seule personne. La fabrication de la première bombe atomique l'a nettement démontré. Au fil des pages, l'auteur tente de produire un nouveau discours sur l'inégalité scientifique entre les nations, et s'interroge sur les façons de la réduire.

La réflexion de Bertrand Saint-Sernin démontre hors de tout doute que la philosophie ne peut pas se cantonner dans un rôle de simple spectateur. Elle se doit de poursuivre une réflexion sur la science et la technologie, tant sur le plan social que moral. Car la rationalité d'aujourd'hui a des répercussions de grande importance sur l'avenir de cer-

taines sociétés. Une réflexion riche, doublée d'une recherche fort instructive sur les conditions du savoir.

Manouane Beauchamp

Collectif d'étude
sur les pratiques solidaires
LA CONSOMMATION
RESPONSABLE
ENTRE BONNE CONSCIENCE
INDIVIDUELLE ET
TRANSFORMATIONS
COLLECTIVES
Écosociété, Montréal, 2007,
92 p. ; 12 \$

Le Collectif d'étude sur les pratiques solidaires (CEPS) est « un regroupement multidisciplinaire d'une douzaine de chercheurs et de chercheuses, d'étudiantEs, d'intervenantEs

sociaux qui, depuis 2003, est engagé dans un programme de recherche sur les 'pratiques solidaires' ».

S'interrogeant sur la réelle portée de la « consommation responsable », le CEPS a organisé, le 29 septembre 2006, un séminaire public intitulé « La consommation responsable est-elle au service du néolibéralisme ? » Le livre publié aux éditions Écosociété est en quelque sorte un compte rendu de ce séminaire.

L'ouvrage débute par une référence au livre bien connu de Laure Waridel, *Acheter, c'est voter*, dont on se demande si le titre est en passe de devenir un slogan récupéré par la publicité. Plus loin, s'ajoutent trois allocutions prononcées en ouverture du séminaire. On propose également une « réflexion post-séminaire » et une « conclusion en forme de petit manifeste ».

La consommation responsable présente aussi quelques commentaires d'internautes reçus avant la tenue du séminaire, ainsi que certaines des interventions qui ont eu lieu au cours du débat. On a pris soin, dans ces parties du livre, de sélectionner des opinions diversifiées. Quelques-uns soulignent que le commerce équitable et la consommation responsable sont un pas dans la bonne direction, même s'ils sont récupérés en partie par la publicité et par de grandes entreprises. Certaines dérives sont évoquées, comme par exemple l'annonce de la fabrication de bombes et de munitions « vertes » par une grosse compagnie. D'autres intervenants estiment que tout est, en définitive, récupéré par le système capitaliste.

L'ensemble de l'ouvrage propose une intéressante réflexion sur les progrès de la consommation responsable et ses limites. On comprend qu'il ne s'agit pas d'une panacée mais qu'elle a tout de même apporté des changements significatifs sur le plan des comportements en provoquant une prise de conscience.

Gaétan Bélanger

Charles Enderlin
LES ANNÉES PERDUES
INTIFADA ET GUERRES AU
PROCHE-ORIENT, 2001-2006
Fayard, Paris, 2007,
400 p. ; 36,95 \$

Ce livre est essentiellement une recension, au jour le jour, des événements (majoritairement sanglants) des cinq dernières années au Proche-Orient. Ceci de la part d'un vétéran du terrain, correspondant d'une télévision française.

Ceux et celles qui suivent régulièrement les tragédies à répétition dans la région apprendront quelques petits faits intéressants, mais sans plus. Les autres jouiront d'un topo complet et détaillé des faits et gestes des principaux acteurs – les dirigeants palestiniens, israéliens et aussi américains – dans leur corps à corps incessant.

Ces « années perdues » auxquelles réfère le titre, années où, une nouvelle fois, aucun progrès vers la paix n'a été enregistré, l'auteur en attribue la faute surtout aux Israéliens. C'est que leurs dirigeants se sont laissés gagner par des conceptions fausses de la réalité palestinienne, et ont ainsi glissé dans un radicalisme militaire contribuant à la montée de l'in-



tégrisme islamique. La principale conséquence en est la montée du Hamas en Palestine.

Ces conceptions biaisées, appuyées par le lobby néo-conservateur à Washington, préconisent l'usage exclusif de la force militaire pour régler les problèmes politiques sur le terrain, manière de « marquer les consciences » du côté palestinien et de décourager toute attaque de leur part. Elles ont aussi fait du dirigeant historique Yasser Arafat, maintenant décédé, le principal obstacle à la paix, tout en lui attribuant la responsabilité des attentats terroristes, qu'en fait il ne contrôlait à peu près pas. Le bilan de tout cela est largement négatif. Les dirigeants d'Israël ont en fait marginalisé les modérés palestiniens, et se retrouvent aujourd'hui devant

une hydre islamiste déterminée à l'anéantir et une population palestinienne assoiffée de vengeance. Rien d'encourageant pour un règlement même partiel de ce conflit déjà vieux de plus de 60 ans.

Yvan Cliche

François Bon
BOB DYLAN
UNE BIOGRAPHIE
Albin Michel, Paris, 2007,
487 p. ; 32,95 \$

Que pourrait-on dire de plus sur Bob Dylan ? Une discographie critique étoffée, *Bob Dylan, Au fil des albums*, est parue chez Triptyque en 2006, tandis que les éditions Libre Expression publiaient cette même année une magistrale biographie illustrée, intitulée *Dylan, portraits et témoignages*.

Je dois avouer que je craignais, en lisant les premières pages de *Bob Dylan, Une biographie*, de découvrir un ouvrage dans le style exalté des Jacques Vassal, Philippe Manœuvre, Hervé Muller d'il y a 30 ans, du genre « moi et Bob Dylan », où l'auteur ne parlerait que de l'effet de Dylan sur sa propre vie (voir le premier collectif, *Dylan*, paru chez le même éditeur). Heureusement, il est aussi question de musique et de rencontres dans cette biographie qui s'apparente parfois aux articles impressionnistes du magazine *Rock & Folk* des années 1970. Toutefois, l'ouvrage ne parvient pas à remplacer l'autobiographie de Dylan, *Chronicles*, ou même le film de Martin Scorsese, *No Direction Home*. La majeure partie du livre de François Bon porte sur les années obscures du chanteur : l'enfance, les premières créations, puis les enregistrements révélateurs. On suit les tournées de Dylan, le recrutement de ses musiciens lors de son passage à la guitare électrique et l'hostilité

de son public qui rejetait son changement de style.

Le texte comprend des dialogues reconstitués ou recueillis (!) ; mais ici, François Bon ne mentionne jamais de sources écrites lorsqu'il cite les paroles de tel musicien ou rapporte textuellement un témoignage, sauf lorsqu'il utilise les *Chroniques* de Dylan. Mais alors, pourquoi ne pas aller directement à la source et lire Bob Dylan lui-même ? De plus, François Bon partage inlassablement ses interrogations sans réponse ; il demande par exemple : « Où ont été gribouillés les premiers couplets de la longue suite de *Like a Rolling Stone* ? À l'hôtel Savoy, sur le rouleau de papier toilette inséré dans la Remington ? »

Au milieu du livre, nous sommes seulement en 1963, c'est-à-dire juste avant que Dylan ne connaisse la célébrité. Deux chapitres seulement, soit une quarantaine de pages, couvrent les quatre décennies suivant 1970, ce qui reste disproportionné. La référence sur Dylan en français demeure *Blowin' in the Wind, Les parcours de Bob Dylan* de Michel Jacques (Botakap, 2000).

Yves Laberge

Luc Ferry
APPRENDRE À VIVRE
TRAITÉ DE PHILOSOPHIE
À L'USAGE DES JEUNES
GÉNÉRATIONS
Plon, Paris, 2006,
302 p. ; 31,95 \$

La philosophie s'est forgé au fil du temps tout un assemblage de savoirs, d'approches et de systèmes théoriques, voire un langage capable d'intimider le plus hardi des intéressés. Pourtant, comme le précise Luc Ferry dans l'avant-propos de son traité, il s'agit de la science la plus éclairante qui soit pour comprendre le monde dans

La droite d'ici

Même si, comme dans tout ouvrage collectif, les contributions sont d'inégale valeur, une certitude s'impose : autant que sa rivale, la droite a droit à son temps de parole. Ce n'est ni en l'ignorant ni en lui niant tout mérite qu'on nourrira le débat démocratique. Certains lecteurs profiteront de ce livre pour la mieux détester ; d'autres puiseront ici de quoi la vanter sur la place publique ; tous la connaîtront mieux.

La démarche choisie par le coordonnateur Nelson Michaud frappe par son bon sens. D'abord, pour savoir de quoi l'on parle, la définition des termes. Ensuite, un regard sur le regain de popularité de la droite. Enfin, la relation de la droite avec les divers types de formation politique, la démocratie et les contextes canadien et étatsunien.

La plupart des textes paient tribut aux usages universitaires, dans certains cas jusqu'au jargon inclusivement. Les choses sont dites dans le respect des nuances, à distance des procès d'intention. Toute fiction de neutralité est cependant laissée au vestiaire lorsque Gilles Paquet ou Pierre Simard prennent la parole. Le ton se fait ardent, cinglant, vengeur. Simard, accusant la gauche de s'abreuer à « la théorie du complot », estime que les politiciens « n'ont guère à craindre de devoir répondre de leurs gestes ». Il en trouve la preuve dans le débat autour du protocole de Kyoto : « Alors que les spécialistes ne s'entendent pas sur les causes du réchauffement de la planète, tous s'entendent cependant pour affirmer que

l'objectif canadien est inatteignable ». Un peu court ! Heureusement, les nuances reviennent dans l'historique présenté par Jean-François Caron, dans le survol que présente Xavier Gélinas de la droite québécoise, dans le parallèle qu'établit Robert Bernier entre les partis dotés d'un programme et ceux qui obéissent aux circonstances ou dans le regard que porte Louis Balthazar sur le conservatisme canadien et celui de nos voisins du sud. On lira avec un sourire le texte de Maurice Pinard et Pat Rafail sur ce que les médias appellent le « mystère québécois », autrement dit les succès de l'ADQ et de Stephen Harper à Québec et dans ses environs. Il est clair, sondages à l'appui, que le conservatisme de la capitale déborde le cadre politique et s'étend aux questions syndicales ou morales. Cela ajoute à l'ampleur du mystère, mais ne l'explique pas.

Livre nécessaire en ce qu'il nourrit presque toujours sobrement un débat essentiel.

Laurent Laplante

Sous la dir. de Nelson Michaud
DROITE ET DÉMOCRATIE AU QUÉBEC
ENJEUX ET PARADOXES
Presses de l'Université Laval, Québec, 2007,
207 p. ; 25 \$

lequel nous vivons, car la « quasi-totalité de nos pensées, de nos convictions, mais aussi de nos valeurs s'inscrit, sans que nous le sachions toujours, dans de grandes visions du monde déjà élaborées et structurées au fil de l'histoire des idées ». C'est justement pour permettre un premier contact que Luc Ferry propose ce traité de philosophie.

Au fil des pages, Ferry présente ce qu'il conçoit comme étant les cinq grandes périodes historiques de la philosophie, à savoir le stoïcisme, le christianisme, la philosophie moderne,

la postmodernité et la philosophie contemporaine. Pour chacune d'elles, il présente les assises, les sources d'inspiration et les influences, ainsi que les auteurs marquants. Puisque le livre est construit selon une approche pédagogique avouée – l'auteur tutoie le lecteur, ce qui peut parfois irriter –, il indique quels textes lire afin de débiter un approfondissement.

Ce traité se révèle fort instructif pour plusieurs raisons. D'accès facile, il présente les bases de la philosophie sans pour autant en gommer les nuances, et permet de com-

prendre comment les courants de pensée s'imbriquent les uns dans les autres. À ce sujet, il est intéressant de constater comment Luc Ferry intègre le christianisme à la philosophie plutôt que de l'en exclure.

Tout au long de sa présentation, Luc Ferry effectue un magnifique exercice de présentation, soulignant au passage qu'il est « indispensable, avant de 'penser par soi-même', d'avoir l'humilité de 'penser par les autres', avec eux et grâce à eux ». Une superbe invitation à la découverte.

Manouane Beauchamp